

L'AGE D'OR

D'ALAIN

GAIMARD

Au lycée, ça ne marchait pas.
 Skis aux pieds, il a tout réussi, tout vendu :
 les Arcs, les nouvelles glisses, les raids, l'aventure.
 Mais à 40 ans, « Magic Gaimard »
 est surtout content... d'être heureux. Portrait d'un
 baroudeur jovial.
 Et d'un professionnel hors-pair...

Ton parcours commence ici même, à Bourg-Saint-Maurice ?

Ah, oui, je suis un indigène ! Mon père était prof de math, avant de devenir sous-directeur au lycée (1). Mais gosse, j'étais « le fils de l'instit » et dans un village, c'était quelque chose ! A l'époque, dans les années 50, les gens de Bourg-Saint-Maurice étaient agriculteurs ou commerçants et ils n'allaient pas en montagne. Bien peu de gamins faisaient du ski. Moi, j'ai eu de la chance. Mon père m'emmenait skier à Tignes, à Val, un peu partout. D'ailleurs, de ma génération, je suis le seul, ici, à avoir été guide de haute montagne...

Dès le départ, donc, direction la montagne...

Non, à 15-16 ans, j'étais parti pour faire des études. Pour mes parents, il était hors de question que je fasse autre chose... Je voulais, je crois, être ingénieur des Eaux et Forêts. En même temps, à travers mon grand-père, agriculteur, je restais très attaché à la nature. Chaque été, j'allais garder les vaches. Mais je me suis surtout révélé un bien mauvais élève ! J'ai fait deux « premières », deux « terminales »... et j'ai raté mon bac. Un cancre, en quelque sorte. Mais les profs m'aimaient bien. J'étais sympa, je faisais du sport... Et un jour, mon prof de math m'a dit : « *Mais qu'est-ce que tu t'ennuies à revenir ici ? Pourquoi tu ne vas pas dans ton village faire du ski ?* » Et ça m'a décidé. Un jour, j'ai fait ma valise - j'étais interne à Chambéry - je me suis pointé ici et j'ai dit à mon père : « *J'arrête !* ». Ça s'est mal passé... Il

a fallu un an pour qu'il accepte le principe... C'était en 1970. Je suis devenu pisteur-secouriste.

A l'époque, les Arcs démarraient tout juste...

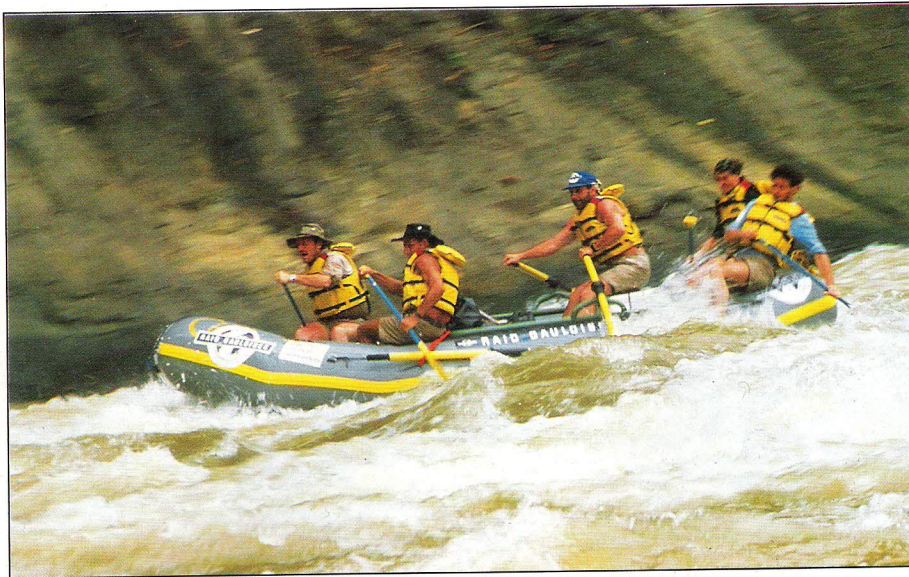
Arc 1600, oui. Il y avait un bâtiment en tout et pour tout, un télésiège et un téléski. Mais à partir de là, je me suis mis à réussir tout ce que je faisais ! Parce qu'entre nous, être un cancre, ce n'est pas si facile à porter.

Pisteur, c'était vraiment un désir ou un pis-aller ?

En fait, je voulais être guide. J'avais commencé à grimper à l'âge de 13-14 ans, avec le Club Alpin. La montagne, c'était devenu mon truc ! Tous les week-ends, je remontais du lycée, les potes m'attendaient au train et on filait en montagne. Et là, en plus, j'arrivais en plein démarrage : l'époque des pionniers, Roger Godino(2) et toute son équipe ! Je suis donc arrivé en plein là-dedans et j'ai commencé à réussir. Je suis sorti premier de l'examen de pisteur et après, j'ai toujours été bien classé...

Pisteur compétent, mais anonyme...

Oui, mais j'ai toujours eu une chance dans ma vie, celle de rencontrer des gens super. Parce qu'il ne faut pas avoir peur de le dire, le problème des fonds de vallée, dans la période d'après-guerre, c'était que les gens valables, dynamiques avaient eu tendance à partir, à s'en aller. Et là, brusquement, la création de la station ramenait chez nous des gens intéressants ! Patrick Vallençant, par exemple. C'est lui qui m'a préparé à



S. Compoint/Sigma

L'aventure ? Je ne crois pas aux guerriers. La vie doit passer avant tout.

l'aspirant-guide. Il est vite devenu un ami, un frangin. On a travaillé ensemble pendant quatre ans, on a lancé les stages de ski extrême, etc. Et comme à l'époque, il n'y avait rien - le hors-piste n'existait pratiquement pas ! - en l'espace de deux ans, on s'est fait une super clientèle ! On était les rois du pétrole !

Mais pour revenir au stage d'aspirant-guide, à l'ENSA, je suis tombé avec les Afanassieff, les Droyer, les Cordier ! Et pour moi, c'était la découverte d'un autre monde, d'une autre société, d'une autre manière de penser : Afa, à vingt ans, tu imagines ? Tout d'un coup, je rencontrais des types comme Coudray, Gicquel, Pollet-Villard qui partaient en expé, qui me parlaient du Népal - et en 1970, le Népal, c'était encore l'aventure. Pour moi qui avait peu voyagé, c'était fabuleux. Donc, ça m'a ouvert la tête. J'ai eu envie de me mettre au niveau de ces gens-là, de me bouger. Et je me suis mis en route...

Aux Arcs, tu trouves rapidement de quoi faire tes preuves...

Je trouve surtout une idée, des hommes et une équipe. Toute ma culture. Un concept à long terme, dans un contexte d'entreprise. Une des premières actions que j'y ai menées, par exemple, c'est d'aller en ville, à l'automne, faire la promo de la station. C'était l'idée de Roger Godino : embaucher des moniteurs pour aller faire les agences et vendre des forfaits aux comités d'entreprise ! A l'Ecole de Ski, ça n'intéressait personne. J'y suis allé et très vite, je me suis retrouvé à la tête de l'opération. Eh bien, à l'époque, aucune autre station n'aurait pu te proposer ça ! Quelqu'un comme Godino savait parfaitement déceler tes compétences et te pousser. Du coup, dès 1974, j'étais devenu un guide « branché »...

Une affaire de punch, d'intuition ?

D'émulation, surtout. Le système des Arcs faisait qu'on avançait beaucoup plus vite. Je me souviens, les guides de l'Ecole de Ski, à l'époque, faisaient une dépose le matin, ils allaient manger et rentraient tranquillement l'après-midi. Nous, très vite, avec Patrick, on faisait des trucs dingues : une dépose à Bellecôte, ensuite, on descendait à Champagny. On remontait en hélico au Grand Bec. On redescendait. On allait encore faire la face nord de la Roche de Mio et le soir, en rentrant, à la fermeture des remontées, on allait se faire pêter la face ouest de l'Aiguille Grive ! Au départ, évidemment, on avait une image de fous furieux, mais très vite, on a eu des fidèles, un club. Avec nous, les gens s'éclataient...

En fait, je crois vraiment que nous avons eu la chance d'être au bon endroit, au bon moment et d'avoir le bon instinct, voilà. Aux Arcs, il y avait une concentration de matière grise et des gens intelligents comme Godino ou Robert Blanc (3) rendent les autres intelligents. L'émulation, l'intuition, la pêche et ça part...

... tout ce qui manque aujourd'hui ?

Tu sais, il y a des cycles. Des moments forts et des creux. Mais c'est vrai qu'ensuite, les gens ont peut-être été trop gâtés. Il y a eu une période, dans les stations, où il s'est fait n'importe quoi, au niveau de l'accueil, du business. Une période extrêmement faste, propice... à la dégénérescence, où les pionniers sont partis, en vendant leur fonds de commerce ou en se cassant le nez sur des problèmes financiers. Et ils ont été remplacés par des banquiers. Mais je crois qu'il y a, de nouveau, matière à se remobiliser et qu'avec les Jeux, on a une chance de repartir...

Vraiment ?

Oui, avec les accès routiers, le train, plein de choses. Il y a une nouvelle génération qui arrive. Regarde, nous (4), malgré la crise, on est en plein développement.

En 1975, nouvelle étape, tu pars courir le monde...

Là encore, j'ai eu beaucoup de chance. Je rencontre Hervé Derain de Terres d'Aventure. A l'époque, Vallençant était parti des Arcs et...

Au fait, comment vous êtes-vous quittés ?

C'était un type fabuleux, mais très passionné. Trop passionné. Et à la fin, nous n'étions plus vraiment des amis. Je m'étais fait mes propres clients, j'étais devenu son égal, il ne l'avait pas bien accepté. Bref, j'ai rencontré Derain et Terres d'Aventure...